

De la géographie et de quelques explorateurs
de Joseph Conrad
traduit par Jean Granoux

(Geography and Some Explorers

Published in *Last Essays*, London : J.M.Dent & Sons, 1926

Source : Conrad, Joseph. *Geography and Some Explorers*. *National Geographic*, March 1924).

On peut dire que pour la plupart de l'humanité, la supériorité de la géographie sur la géométrie réside dans l'attrait de ses figures. C'est peut être un effet de la frivolité incorrigible inhérente à la nature humaine, mais la plupart d'entre nous conviendrons qu'une carte est plus fascinante à regarder qu'une figure dans un traité sur les sections coniques – en tout cas, pour les esprits simples qui équipent la majorité des habitants de cette terre.

Je ne doute pas qu'un relevé trigonométrique puisse être une entreprise romantique, enjambant les déserts et sautant par-dessus des vallées jamais foulées aux pieds par l'homme civilisé ; mais les processus opératoires précis n'auront jamais pour nous la fascination des premiers pas hasardeux d'un explorateur aventureux, souvent solitaire, qui, à la lueur de son feu de camp, note les pensées, les impressions et le labeur de sa journée.

Longtemps encore, quelques mots évocateurs en prise avec les choses qu'on a vues auront l'avantage sur une longue liste de données chiffrées, certes intéressantes et même utiles. La terre est un théâtre, et même s'il peut être avantageux, y compris pour bien comprendre la pièce, de connaître sa structure exacte, ce sera toujours le drame de l'effort humain qui en sera la clef, avec une passion dominante exprimée par l'action extérieure et allant peut-être à l'aveugle vers le succès ou l'échec, qu'on a d'ailleurs souvent du mal à distinguer l'un de l'autre au début.

Parmi toutes les sciences, la géographie trouve son origine dans l'action, et, qui plus est, dans l'action aventureuse, du genre de celle qui plaît aux sédentaires, qui aiment à rêver d'aventure difficile, à la manière des prisonniers qui rêvent derrière les barreaux de toutes les difficultés et de tous les dangers de la liberté, si chère au cœur de l'homme.

La géographie descriptive, comme toute science, s'est construite à partir de l'expérience de certains phénomènes et sur des expérimentations suscitées par cette curiosité inapaisable et tout à fait respectable des hommes que leur intelligence a menés à une passion tout à fait respectable pour l'accès au savoir. Comme d'autres sciences, elle s'est frayé un chemin vers la vérité à travers une longue série d'erreurs. Elle a souffert de l'amour du merveilleux, de notre crédulité, du jeu des hypothèses irréfléchies et injustifiées et de la fantaisie débridée.

La géographie a connu une phase de spéculation extravagante qui n'a rien à voir avec la poursuite de la vérité, mais qui nous donne un curieux aperçu de l'esprit médiéval en

jouant, à sa manière pesante et puérole, avec les problèmes de la forme de notre terre, sa taille, son caractère, ses produits, ses habitants

Tout cela aurait pu être amusant si la chute des corps médiévale dans l'absurde n'avait pas été en soi une chose fastidieuse. Mais qu'y faire ? La science-clef qu'est la chimie moderne n'est-t-elle pas passée par la phase malhonnête de l'alchimie (un tour de passe-passe au développement prodigieux), et notre connaissance du ciel étoilé ne nous vient-elle pas de l'astrologie, d'un idéalisme superstitieux à la recherche du destin des hommes dans les espaces infinis ! Simple mégalomanie à une échelle colossale. Pourtant, quitte à tromper solennellement l'ordre scientifique, je préfère ceux qui ne prétendent pas tirer profit des angoisses et de la cupidité des hommes.

De ce point de vue, la géographie est la science la plus irréprochable. Sa phase fabulatrice n'a jamais visé à priver les simples mortels (eux qui sont si nombreux) de leur tranquillité d'esprit ou de leur argent. Tout au plus, elle a attiré certains d'entre eux loin de chez eux ; à la mort, peut-être ; de temps en temps à une petite gloire contestée, parfois au mépris, jamais aux premiers rôles. Le plus grand de tous, celui qui a offert à la géographie moderne un nouveau monde sur lequel travailler, a été un jour chargé de chaînes et jeté en prison.

Christophe Colomb reste un personnage émouvant ; il n'a pas été un martyr de la géographie, mais une victime des jalousies du cœur humain, et il a accepté son destin avec résignation. Parmi les explorateurs, il apparaît noble face aux ennuis et comme un homme de nature royale. Sa contribution à la connaissance de la terre aura certainement été royale.

Et si la découverte de l'Amérique a été l'occasion de la plus grande explosion de cruauté et de cupidité impudentes qu'aura connu l'histoire, nous pouvons dire au moins que l'or du Mexique et du Pérou, contrairement à l'or des alchimistes, était vraiment là, palpable, mais, comme toujours, c'est le plus insaisissable des mirages qui attire les hommes loin de chez eux - comme un instant de réflexion en convaincra n'importe qui ; car rien n'est plus sûr que le fait qu'il n'y aura jamais assez d'or pour tout le monde, comme l'ont appris les Conquistadors par expérience.

Ce n'est probablement pas très charitable de ma part, mais je dois dire qu'à ce jour je ressens un malin plaisir au vu des nombreuses déceptions encourues par ces chercheurs obstinés d'Eldorados qui ont escaladé des montagnes, traversé des forêts, nagé dans des rivières, pataugé dans des marais, sans penser à aucun moment à la science géographique. Ils n'auront pas connu les joies sereines de la recherche scientifique, mais une tâche sans fin, la faim, la soif, la maladie, la bataille ; avec des têtes brisées, des conflits malséants et des poches vides en fin de compte. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est bien fait pour eux. C'est une sale histoire, qui n'a pas grand-chose à voir avec le service de la géographie

La découverte du Nouveau Monde marque la fin de la géographie fabuleuse, et il faut reconnaître que l'histoire de la conquête contient au moins un grand moment. Je veux dire un grand moment géographiquement parlant ; le jour où Vasco Nuñez de Balboa, en traversant l'isthme de Panama, posa les yeux pour la première fois sur l'océan dont il ne soupçonnait pas l'immensité et que dans son exaltation il nomma le Pacifique. C'est tout

sauf ça ; mais on ne peut reprocher au Conquistador privilégié de s'être rendu à sa première impression.

Le golfe de Panama, qui est ce qu'il a vraiment vu lors de ce premier regard, est l'un des endroits les plus calmes des eaux du globe. Trop calme. Les vieux navigateurs redoutaient cette région dangereuse, où l'on pouvait être coincé et rester en panne pendant des semaines, avec un équipage mourant lentement de soif sous un ciel sans nuages. Le pire des sorts, c'est de se sentir mourir dans une agonie longue et impuissante. Bien mieux vaut une région de tempêtes, où l'homme et le navire peuvent au moins lutter et relever le défi presque jusqu'au bout

Balboa ne pouvait pas savoir que ce grand moment de sa vie avait soudainement ajouté des milliers de kilomètres à la circonférence du globe, qu'il avait ouvert un immense théâtre au drame humain de l'aventure et de l'exploration, un champ d'action aux missionnaires, et qu'il avait étalé une gigantesque toile sur laquelle quelques géographes pourraient peindre les variantes les plus fantaisistes de leur théorie favorite d'un grand continent méridional.

Je ne vais pas me quereller avec les cartographes post-colombiens à propos de leurs inventions sauvages mais intéressantes. L'incitation à se laisser aller était considérable. La géographie militante, qui avait succédé à la géographie fabuleuse, ne semblait pas en mesure d'accepter l'idée qu'il y ait beaucoup plus d'eau que de terre sur ce globe. Il n'était rien qui saurait satisfaire leur sens de l'adéquation des choses, qu'une énorme étendue de terre ferme, qu'ils plaçaient dans cette région du Sud où, en fait, les déferlantes blanches d'écume des hautes latitudes resteront libres de courir les unes après les autres tout autour du globe jusqu'à la fin des temps...

Ce qui me surprend, c'est que les marins de l'époque aient vraiment cru que les grands continents au nord de l'Équateur exigeaient, par souci de symétrie ou alors de sérieux scientifique, d'être équilibrés par des masses de terre correspondantes dans l'hémisphère sud. C'étaient des âmes simples. Le chœur de gens chantant tous à l'unisson ; ça les rendait aveugles aux nombreux signes évidents d'une grande mer ouverte. Chaque bout de côte découvert, chaque sommet de montagne aperçu dans le lointain, se devait d'être inscrit loyalement dans le plan de la *Terra Australis Incognita*.

Même Tasman, le meilleur marin de tous avant James Cook, le plus accompli des explorateurs et des navigateurs du dix-septième siècle, qui alla établir la géographie du Pacifique – même Tasman, après avoir atterri à l'improviste sur l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, et s'être attardé assez longtemps pour relever quelques tracés de la côte et perdre l'équipage d'un bateau dans une bagarre soudaine avec les Maoris, semblait tenir pour acquis qu'il s'agissait de la limite occidentale d'un continent énorme s'étendant vers la pointe de l'Amérique du Sud.

Le journal de Tasman, qui a été publié il n'y a pas si longtemps, nous donne une idée de leurs sérieuses difficultés. Les premiers navigateurs n'avaient aucun moyen de connaître leur position exacte sur le globe. Ils pouvaient calculer leur latitude, mais le problème de la longitude était une question qui leur troublait l'esprit et leur faussait souvent le jugement. Ils ne pouvaient que la conjecturer.

Tasman et ses officiers, lorsqu'ils se rencontrèrent à bord du *Heemskirk*, mouillé à Murderers' Bay¹, pour examiner la marche à suivre ultérieure à la lumière de leurs instructions, ne savaient pas où se trouvaient les endroits à problème cités dans leurs instructions ; ils ne savaient pas non plus où ils se trouvaient.

Tasman aurait pu naviguer vers le nord ou vers l'est, mais à la fin il décida de naviguer entre les deux, et, à son retour à Batavia, il fut froidement accueilli par ses employeurs, l'honorable gouverneur général et le conseil de Batavia. Leur jugement final fut qu'Abel Tasman était un navigateur habile, mais qu'il s'était montré « négligent » dans ses enquêtes, et qu'il était coupable d'avoir laissé certains problèmes non résolus.

On nous dit que Tasman ne s'attendait pas à cette critique ; et en effet, même aujourd'hui, cela semble surprenant à un esprit sans préjugés. C'est le voyage au cours duquel, entre autres choses, Tasman découvre l'île qui porte son nom, prend le premier contact avec la Nouvelle-Zélande (qui ne sera redécouverte que 130 ans plus tard), parcourt des milliers de milles de mers inexplorées, rapportant avec lui un journal qui aura beaucoup de valeur par la suite pour ses successeurs en exploration.

Il se peut qu'il ait été blessé par le verdict du Conseil honorable, mais il ne paraît pas en être resté effondré, car il semble que peu de temps après, il ait demandé une augmentation de salaire et, ce qui est encore plus important, qu'il l'ait obtenue.

C'était évidemment un homme précieux, mais je suis désolé de dire que son caractère en tant qu'homme n'était pas de nature à amener les gouverneurs et les conseils à le traiter avec une considération particulière ...

Négligent ou non, Tasman avait, au cours de ses voyages, cartographié 8.000 milles (15000 km) d'une île que, d'un commun accord, on appelle désormais un continent, un continent géologiquement très ancien, mais qui est maintenant le siège d'un très jeune Commonwealth, avec toutes les possibilités de splendeur matérielle et intellectuelle encore cachées dans son avenir

Aucune trace de négligence, aucun motif douteux ne vient ternir les exploits du capitaine Cook, qui, issu d'une famille de laboureurs, va prendre place à la tête des grands maîtres de l'exploration maritime travaillant au grand problème géographique du Pacifique. *Endeavour* était le nom du navire qui l'avait accueilli lors de son premier voyage, et c'était aussi le mot d'ordre de sa vie professionnelle. *Resolution* était le nom du vaisseau qu'il commandait lui-même lors de sa seconde expédition, et c'était la qualité déterminante de son âme. Je ne dirai pas que c'était la plus grande, parce qu'il avait toutes les autres qualités viriles d'un grand homme.

Les voyages des premiers explorateurs étaient motivés par un esprit d'appropriation, une idée d'action lucrative sous une forme quelconque, désir de commerce ou désir de butin, déguisé en plus ou moins belles paroles. Mais les trois voyages de Cook sont exempts de toute trace de ce genre. Ses objectifs n'avaient pas besoin d'être déguisés. Ils étaient scientifiques. Ses actes parlent d'eux-mêmes avec la simplicité magistrale d'un succès durement gagné

¹ Aujourd'hui Golden Bay, 40° 40'S, 172° 50'E.

[Le dix-neuvième siècle] a été le siècle des enquêteurs terrestres. En disant cela, je n'oublie pas les explorateurs polaires, dont les buts étaient certainement aussi purs que l'air de ces hautes latitudes où plus d'un a donné sa vie pour l'avancement de la géographie. Marins, hommes de science, il est difficile de parler d'eux sans émotion admirative.

La figure dominante parmi les marins explorateurs de la première moitié du dix-neuvième siècle est celle d'un autre homme bon, sir John Franklin, dont la renommée repose non seulement sur l'étendue de ses découvertes, mais sur son prestige professionnel et sur un caractère personnel élevé.

Ce grand navigateur, qui n'est jamais rentré chez lui, a servi la géographie jusque dans la mort. Les efforts persistants, s'étendant sur dix ans, pour établir sa destinée, ont grandement contribué à notre connaissance des régions polaires.

Comme cela s'est révélé progressivement au monde, leur sort est apparu d'autant plus tragique que, pendant les deux premières années, l'expédition *Erebus* et *Terror* semblait être sur la voie du succès, un succès désiré autant qu'important, alors qu'en vérité, c'était la voie de la mort, la fin du plus grand drame, peut-être, qui se soit joué derrière le rideau de mystère de l'Arctique.

Les derniers mots dévoilant le mystère de l'expédition *Erebus* et *Terror* ont été rapportés au pays et révélés au monde par Sir Leopold M'Clintock dans son livre, « Le voyage du Fox dans les mers arctiques »².

C'est un petit livre, mais il enregistre avec une simplicité virile la fin tragique d'une grande histoire. Il se trouve que je suis né l'année de sa publication. Par conséquent, je peux être excusé de ne pas m'en être emparé avant dix ans. Qu'il me soit parvenu dans les mains ne peut s'expliquer que parce que le sort de sir John Franklin était d'intérêt européen et que le livre de sir Leopold Mac Clintock était traduit dans toutes les langues des races blanches.

Mon exemplaire était probablement en français. Mais j'ai lu le livre plusieurs fois depuis. J'ai maintenant sur mes rayonnages un exemplaire d'une édition populaire qui est présentée exactement comme mon premier exemplaire, dont je me souviens. Il contient un fac-similé touchant du dossier imprimé rempli d'un résumé des travaux des deux navires, le nom de « Sir John Franklin, commandant l'expédition », écrit à l'encre, et la pathétique inscription « All Well ». Il a été trouvé par Sir Léopold Mac Clintock sous un cairn, et est daté de juste un an avant que les deux navires aient dû être abandonnés dans leur piège mortel de glace et que commence la lutte pour la vie, longue et désespérée, de leurs équipages.

On aurait difficilement pu imaginer un meilleur livre pour laisser pénétrer en tendresse le souffle sévère de l'exploration polaire dans l'existence d'un garçon dont la connaissance des pôles de la terre avait jusque-là été plutôt abstraite et formelle, extrémités imaginaires de l'axe imaginaire autour duquel tourne la terre.

La grandeur d'âme des réalités de cette histoire m'a envoyé en exploration à la recherche du romantisme de mon moi intérieur; à la découverte du goût pour l'exploration des cartes

² Sir Leopold M'Clintock (1819-1907) : *Voyage of the Fox in the Arctic Seas*, Londres, John Murray, 1859.

terrestres et marines ; elle m'a révélé l'existence d'une vocation latente pour la géographie qui a interféré avec ma vocation (quelle qu'elle fût) au reste de mon travail scolaire.

Malheureusement, les notes attribuées à ce sujet étaient presque aussi peu nombreuses que les heures qui lui étaient attribuées dans le programme scolaire par des personnes sans sens romantique du réel, ignorant les grandes possibilités de la vie active ; sans aucun désir de lutte, ni aucune idée des vastes espaces du monde – de simples professeurs qui s'ennuyaient, en fait ; ils n'étaient pas seulement d'âge moyen, mais ils me semblaient ne jamais avoir été jeunes.

Et leur géographie leur ressemblait beaucoup, une chose sans souffle vital, dotée d'une peau sèche couvrant une armature repoussante d'os sans intérêt.

J'aurais honte de déterrer une hache de guerre enfouie depuis près de cinquante ans si ces gens-là n'avaient pas si souvent essayé de me prendre le cuir chevelu aux examens annuels. Il y a des choses qu'on n'oublie pas.

Et, d'ailleurs, la géographie que je m'étais découverte était une géographie d'espaces ouverts et d'horizons larges, bâtie sur le dévouement d'hommes travaillant en plein air, une géographie toujours militante, mais déjà consciente de sa fin prochaine avec la mort du dernier grand explorateur. L'antagonisme était radical.

C'est ainsi que pour mon premier et unique article sur la géographie de l'Arctique, que j'ai écrit à l'âge de treize ans, je n'ai reçu aucune note. Je pense toujours qu'au vu de mon âge tendre, c'était une présentation érudite. Je m'y connaissais certainement en géographie arctique, mais ce que je recherchais, je suppose, c'était l'histoire de l'exploration de l'Arctique. Mes connaissances comportaient des lacunes considérables, mais j'avais réussi à condenser mon enthousiasme en deux pages seulement, ce qui était un petit exploit en soi. Pourtant, je n'ai pas été noté. Déjà, ce n'était pas un sujet au programme. Je crois que le seul commentaire qui ait été fait à mon tuteur privé a été que je perdais mon temps à lire des livres de voyage au lieu de poursuivre mes études.

Je vous le dis, ces types essayaient toujours de me faire la peau. À une autre occasion j'ai juste été sauvé par la maîtrise du dessin de cartes. Cela devait être bien, je suppose ; mais tout ce dont je me souviens, c'est que cela avait été fait dans un esprit d'amour.

Je ne doute pas que la contemplation des étoiles soit une belle occupation, car elle vous conduit au sein des limites de l'inaccessible. Mais la cartographie, de laquelle je suis devenu si tôt passionné, met les problèmes des grands espaces de la planète en contact stimulant et direct avec une saine curiosité et offre une honnête précision à notre faculté imaginative.

Et les cartes honnêtes du dix-neuvième siècle ont nourri en moi un intérêt passionné pour la vérité des faits géographiques et un désir de connaissance précise qui s'est étendu plus tard à d'autres sujets.

Car un changement était venu dans l'esprit des cartographes. À partir du milieu du XVIII^e siècle, le métier de cartographe s'était transformé en une occupation honnête, enregistrant les connaissances durement acquises, mais enregistrant aussi, dans un esprit scientifique, l'ignorance géographique de l'époque.

Et c'était l'Afrique, le continent d'où arrivait toujours quelque chose de nouveau, aux dires des Romains, qui était débarrassée des merveilles imaginaires ternes de l'âge des ténèbres, remplacées par d'excitants espaces de papier blanc. Régions inconnues ! Mon imagination

pouvait dépeindre des hommes dignes, aventureux et dévoués mordant les limites, attaquant du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, conquérant un peu de vérité ici et un peu là, et parfois engloutis par le mystère que leurs cœurs s'obstinaient à dévoiler

Je me reconnais ici comme contemporain des Grands Lacs d'Afrique. Oui, j'aurais pu entendre parler de leur découverte dans mon berceau, et il n'était que juste, ayant grandi et accédé au rang de garçon, que je doive, à la fin des années [mille huit cent] soixante, dresser ma première carte et rendre mon premier hommage au prestige de leurs premiers explorateurs. Cela a consisté à inscrire laborieusement au crayon les contours du Tanganyika sur mon vieil atlas bien-aimé, lequel, publié en 1852, ne savait rien, bien sûr, des Grands Lacs. Le cœur de son Afrique était blanc et grand.

Seule une impulsion romantique pouvait déclencher l'idée de le mettre à jour avec toute l'exactitude dont j'étais capable. Ainsi, je pouvais m'imaginer marcher sur les traces mêmes de la découverte géographique.

Et ce n'a pas été du temps perdu. En tant que fragment de pratique prophétique, ça n'a pas été mauvais pour moi. Plusieurs années après, en tant que second dans la marine marchande, il sera de mon devoir de corriger et de mettre à jour les cartes de bien des navires, d'après les avis³ de l'Amirauté. Je remplirai cette tâche consciencieusement, bien sûr, et avec le sens des responsabilités ; mais il n'était pas dans la nature des choses que je retrouve jamais l'excitation de cette inscription du Tanganyika sur le blanc de mon vieil atlas ...

Ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'étude de la découverte géographique que la vision perspicace qu'elle donne du caractère de ce genre spécial d'hommes qui auront consacré la meilleure partie de leur vie à l'exploration terrestre et maritime.

Dans le monde mental et imaginaire où j'entrais, ce sont eux, et non pas les héros de roman, qui furent mes premiers amis. De certains d'entre eux, je me suis bientôt formé une image indissolublement liée à certaines parties du monde. Par exemple, le Soudan occidental, dont je pourrais nommer aujourd'hui encore de mémoire les rivières et préciser les principales données, c'est pour moi un épisode de la vie de Mungo Park⁴.

Je vois un homme jeune, émacié, blond, vêtu simplement d'une chemise en lambeaux et d'un pantalon usé, haletant douloureusement et couché par terre à l'ombre d'un énorme arbre africain (d'une espèce inconnue) tandis que, depuis un village voisin de huttes de paille, une femme charitable à la peau noire s'approche de lui avec unealebasse pleine d'eau froide et pure, un geste tout simple, qui, selon lui, semble avoir opéré une guérison miraculeuse.

C'est par une image bien différente que je me représente le Soudan central : celle d'une personne sûre d'elle et aux yeux vifs, vêtue d'une grande cape et coiffée d'un turban, qui se dirige lentement vers un portail situé dans les murs d'adobes d'une ville africaine, d'où jaillit une population excitée pour admirer la merveille – le docteur Barth, protégé de lord Palmerston et subventionné par le Foreign Office britannique, approchant Kano, qu'aucun œil européen n'avait vu jusque-là, mais où, quarante ans plus tard, mon ami sir

³ Les AVURNAV en français (avis urgents aux navigateurs).

⁴ Mungo Park (1771-1806) est un explorateur écossais qui a reconnu le fleuve Niger.

Hugh Clifford, le gouverneur du Nigeria, traversera le pays en un jour pour inaugurer un collège !

Je dois avouer que j'ai lu ces nouvelles et regardé les nombreuses images dans les journaux illustrés sans émotion particulière. L'éducation est une bonne chose, mais le Dr Barth fait obstacle.

Les monuments laissés par toutes sortes de bâtisseurs d'empire n'effacent pas mon souvenir de David Livingstone. Les mots « Central Africa » m'apportent devant les yeux un vieil homme au visage rude et gentil avec une moustache grise bien coupée, marchant d'un air fatigué, à la tête de quelques porteurs noirs, le long des lacs bordés de roseaux vers le cours supérieur du fleuve Congo et la hutte indigène sombre dans laquelle il mourut, s'attachant jusqu'à sa dernière heure au désir inassouvi de son cœur pour les sources du Nil.

Cette passion avait transformé dans ses derniers jours un grand explorateur en un vagabond agité, refusant désormais de rentrer chez lui. Depuis sa place d'honneur au sein des icônes de la géographie militante, et avec sa mémoire enchâssée dans l'abbaye de Westminster, il peut bien se permettre de sourire sans amertume à l'illusion fatale de ses temps d'exploration, lui la haute figure européenne et le plus vénéré de tous les sujets de mon enthousiasme géographique précoce.

Une fois seulement cet enthousiasme m'a exposé à la dérision de mes camarades d'école. Un jour, mettant un doigt sur un endroit au beau milieu du cœur blanc de l'Afrique, je déclarai que j'irais un jour là-bas.

Le tollé de mes copains se justifiait pleinement. J'avais moi-même honte d'avoir trahi mes songes creux. C'était bien plus loin que mes espoirs les plus fous. C'est pourtant un fait que, environ dix-huit ans plus tard, un misérable petit bateau à vapeur à aube arrière que je commandais était amarré au bord d'une rivière d'Afrique.

59. Tout était sombre sous les étoiles. Tous les autres blancs à bord étaient endormis. J'étais content d'être seul sur le pont, fumant ma pipe en paix après une journée d'anxiété. Le grondement assourdi des chutes Stanley retombait dans l'air nocturne du dernier tronçon navigable du Haut-Congo, tandis qu'à moins de dix milles, au camp de Reshid, juste au-dessus des chutes, le pouvoir encore intouché des Aras du Congo sommeillait, mal à l'aise

... Et je me dis avec effroi, « C'est l'endroit même de ma rodomontade de gamin »

Une grande mélancolie est descendue sur moi. Oui, c'était bien l'endroit. Mais il n'y avait pas l'ombre d'un ami à mes côtés dans la nuit de l'immensité sauvage, pas de grand souvenir obsédant, mais seulement le souvenir impur d'un médiocre coup de publicité de journaliste et la connaissance dégoûtante de la plus sordide course au pillage qui ait jamais sali l'histoire de la conscience humaine et de l'exploration géographique. Quelle réalité en fin de compte pour les rêveries idéalisées d'un garçon !

Je me demandais ce que je faisais là, car en effet c'était seulement un épisode imprévu, aujourd'hui peu crédible, de ma vie de marin. Il n'en reste pas moins que j'ai fumé une pipe de paix à minuit au cœur même du continent africain, et que je m'y suis senti très seul.

Mais jamais en mer. Là je ne me suis jamais senti seul, parce que je n'ai jamais manqué de compagnie, la compagnie des grands marins, les premiers amis adultes de mon enfance. La

mer immuable nous conserve le sens du passé, le souvenir de ce que la sagesse et l'audace ont accompli dans les vagues agitées.

Ce sont ces choses qui suscitaient ma plus profonde loyauté, et peut-être c'est l'avis professionnel favorable des grands navigateurs, toujours présents à ma mémoire, qui m'a permis, sans être explorateur ni navigateur scientifique, de naviguer à travers le cœur du vieux mystère du Pacifique ; une région qui, même de mon temps, restait très imparfaitement cartographiée et encore loin d'être connue des hommes.

C'est en 1888, à la tête d'un navire qui chargeait à Sydney une cargaison mixte pour l'île Maurice, qu'un jour, tout à coup, tout le sens historique profond des aventures exploratrices dans le Pacifique a surgi à la surface de mon être.

Presque sans réfléchir, je me suis assis et j'ai écrit une lettre à mes armateurs, suggérant, au lieu de prendre la route du sud habituelle, de mener le bateau à Maurice par le détroit de Torres. J'aurais dû me faire sérieusement taper sur les doigts, ne serait-ce que pour leur avoir fait perdre leur temps en leur soumettant une proposition aussi inouïe.

Je dois dire que j'ai attendu la réponse avec une certaine appréhension. Elle est arrivée en temps voulu, mais au lieu de commencer par les mots de réprimande « Nous ne comprenons pas, etc., etc. », elle a simplement attiré mon attention dans le premier paragraphe sur le fait qu'« il y aurait une prime d'assurance supplémentaire à payer pour cet itinéraire », et ainsi de suite. Et cela se terminait ainsi : « Dans l'ensemble, cependant, nous n'avons aucune objection à ce que vous meniez le navire par le détroit de Torres si vous êtes certain que la saison n'est pas trop avancée pour mettre le succès de votre traversée en péril par les calmes qui, comme vous savez, prévalent parfois dans la mer d'Arafura ».

J'ai lu, et dans mon cœur j'ai senti des scrupules. La saison était quelque peu avancée. Je n'avais pas été scrupuleusement honnête dans mon argumentation. Peut-être était-ce parce que je ne m'étais jamais attendu à ce qu'elle soit efficace ...

Je ne prétendrai pas que je regrette mon manquement à la stricte honnêteté, car que serait le souvenir de ma vie de marin si celle-ci n'avait pas compris, dans toute son étendue, le passage par le détroit de Torres, depuis l'embouchure du Fly⁵, tout droit sur la route des premiers navigateurs.

La saison étant avancée, j'ai insisté pour quitter Sydney pendant un fort coup de vent⁶ de sud-est. Le pilote et le capitaine du remorqueur étaient scandalisés par mon obstination, et ils se sont empressés de me laisser me débrouiller tout seul alors que nous étions encore dans les Sydney Heads⁷.

Ce féroce vent de sud-est me prit sous son aile, et neuf jours plus tard, je me trouvai devant l'entrée du détroit de Torres, du nom de l'Espagnol intraitable et réticent qui, au dix-septième siècle, l'a parcouru sans savoir où il se trouvait ; sans se douter qu'il avait la Nouvelle-Guinée d'un côté et tout le continent australien de l'autre (il croyait traverser un archipel), le détroit dont l'existence était soupçonnée, soutenue, disputée par les

⁵ Le Fly est un fleuve de Nouvelle Guinée, 8° 32'S, 143° 31'E.

⁶ Fort coup de vent : force 9 sur l'échelle de Beaufort.

⁷ Les *Sydney Heads* sont une série de promontoires (*headlands*) qui forment la large entrée (2 km) du port de Sydney.

géographes depuis un siècle et demi, voire niée par le navigateur peu recommandable mais habile Abel Tasman (qui pensait que c'était une grande baie), et dont les contours réels ont pour la première fois été établis sur la carte par James Cook, le navigateur sans crainte et sans reproche, le caractère le plus grand et le marin le plus accompli des futurs pères fondateurs de la géographie militante.

Si les morts hantent les lieux de leurs exploits terrestres, alors je dois avoir été assisté avec bienveillance par ces trois ombres – l'inflexible Espagnol, d'un si haut *animus* que dans son rapport il dédaigne de dire un seul mot des difficultés et des dangers épouvantables de sa traversée ; le Hollandais têtue qui, ayant décidé qu'il n'y avait pas de passage, n'a manqué la vérité que de moins de cinquante milles ; et le grand Anglais, un fils de la terre, un grand commandant et un grand marin professionnel, qui a résolu cette question, parmi beaucoup d'autres, et n'a laissé aucun problème du Pacifique non résolu derrière lui. Grandes ombres, tous les amis de ma jeunesse !

Ce n'est pas sans une certaine émotion que, commandant probablement le premier et certainement le dernier navire marchand à transporter une cargaison de Sydney à l'île Maurice par cette route, je fis cap à l'aube sur Bligh Entrance et fis envoyer toute la toile qu'il pouvait porter.

Tout autour de moi, des eaux balayées par le vent, éclairées par le soleil, vides, étaient à moitié voilées par une brume brillante. La première chose qui a attiré mon attention sur le jeu des vagues vertes à tête blanche était un point noir qui signalait très à propos la fin d'un banc de sable. Cela ressemblait à l'épave d'un petit navire. Je modifiai légèrement le cap pour passer près, avec l'espoir de pouvoir lire les lettres sur la poupe. Elles étaient déjà effacées. Son nom était *Honolulu*. Je n'ai pas pu distinguer le nom du port d'attache. Son histoire est désormais connue de Dieu seul, et les vents ont dû faire dériver depuis longtemps autour de ses restes une tombe tranquille faite du sable même sur lequel il était mort. Trente-six heures après, dont environ neuf passées à l'ancre, en approchant de l'autre extrémité du détroit, j'aperçus l'épave grise et décharnée d'un gros vaisseau américain échoué sur le plus méridional des Warrior Reefs⁸. Il était là depuis des années. J'avais entendu parler de lui. C'était une légende. Il se dressait, sinistre et énorme *memento mori* soulevé par la réfraction de cet après-midi serein au-dessus de la lointaine ligne de l'horizon dessinée sous le soleil couchant.

Et ainsi je suis sorti du détroit de Torres avant que le crépuscule ne s'établisse sur ses eaux. À l'heure où un soleil clair s'enfonçait en avant de mon navire, je pris le relèvement d'une petite île pour rafraîchir mon estime, une miette insignifiante de terre noire, solitaire, comme une sentinelle avancée de cette masse de terre brisée et d'eau, qui en garderait les approches depuis le côté de la mer d'Arafura. Mais pour moi c'était un endroit sacré, car je savais que l'*Endeavour* y avait relâché en 1762 pour que son capitaine, James Cook, y débarque pendant une demi-heure. Ce qu'il pouvait bien vouloir y faire, je n'en ai aucune idée. Peut-être juste être seul avec ses pensées pendant un moment. Les dangers et les triomphes de l'exploration et de la découverte étaient terminés pour ce voyage. Tout ce qui restait à faire était de rentrer chez lui, et peut-être que son âme grande et égale, tempérée par les périls incessants d'une longue exploration, a voulu communier avec elle-même à la fin de sa tâche. Il se peut que sur cette miette sèche de la croûte terrestre que je relevais au

⁸ Les *Warrior Reefs* 10°S 143°E sont un important groupe de récifs (plus de 80 km du nord au sud) sur la Grande Barrière.

compas, il ait goûté un moment de paix parfaite. Je pouvais me représenter le fameux marin navigateur, une silhouette solitaire en tricorne et en manteau à pans carrés orné de dentelle, se promenant lentement de ci de là sur le rivage rocheux, tandis que dans la baleinière, allongé sur ses rames, le barreur gardait les yeux ouverts pour voir le moindre signe de la main du capitaine.

Ainsi la mer m'aura été un terrain sacré, grâce à ces livres de voyages et de découvertes qui l'avaient peuplée pour moi des ombres inoubliables des maîtres dans l'appel qui serait aussi, humblement, le mien, des hommes grands dans leur effort et dans les succès durement gagnés de la géographie militante: des hommes qui sortaient, chacun selon ses lumières, et avec des motifs variés, louables ou douteux, mais portant chacun dans sa poitrine une étincelle du feu sacré.

Note du traducteur : Je croyais que ce texte n'avait pas été traduit. Il en existe cependant une traduction : Joseph Conrad, *Le naufrage du Titanic et autres écrits sur la mer* (Arléa in-8 br. de 148 pages. Traduction de Ch. Jaquet, 2008).

En voici deux courts extraits, avec ma propre traduction, moins élégante mais plus proche de la « lourdeur » de du style de Conrad :

- « J'imaginai ainsi mettre mes pas dans ceux de la découverte géographique » (Jaquet).

- « Ainsi, je pouvais m'imaginer marcher sur les traces mêmes de la découverte géographique » (Granoux).

Et :

- « Et ce ne fut pas du temps perdu ; cette sorte de pratique prophétique me rendit même un grand service. Plusieurs années après, quand je devins officier en second dans la marine marchande, j'eus pour mission de corriger et de mettre à jour, d'après les instructions de l'Amirauté les cartes de nombreux navires. Je fis ce travail avec la plus grande conscience et un vrai sens des responsabilités ; mais il ne m'a pas été donné d'éprouver à nouveau l'excitation qui s'était emparée de moi le jour où j'avais fait entre le Tanganyika dans le vide de mon vieux livre » (Jaquet).

- « Et ce n'a pas été du temps perdu. En tant que fragment de pratique prophétique, ça n'a pas été mauvais pour moi. Plusieurs années après, en tant que second dans la marine marchande, il sera de mon devoir de corriger et de mettre à jour les cartes de bien des navires, d'après les avis de l'Amirauté. Je remplirai cette tâche consciencieusement, bien sûr, et avec le sens des responsabilités ; mais il n'était pas dans la nature des choses que je retrouve jamais l'excitation de cette inscription du Tanganyika sur le blanc de mon vieil atlas » (Jaquet).